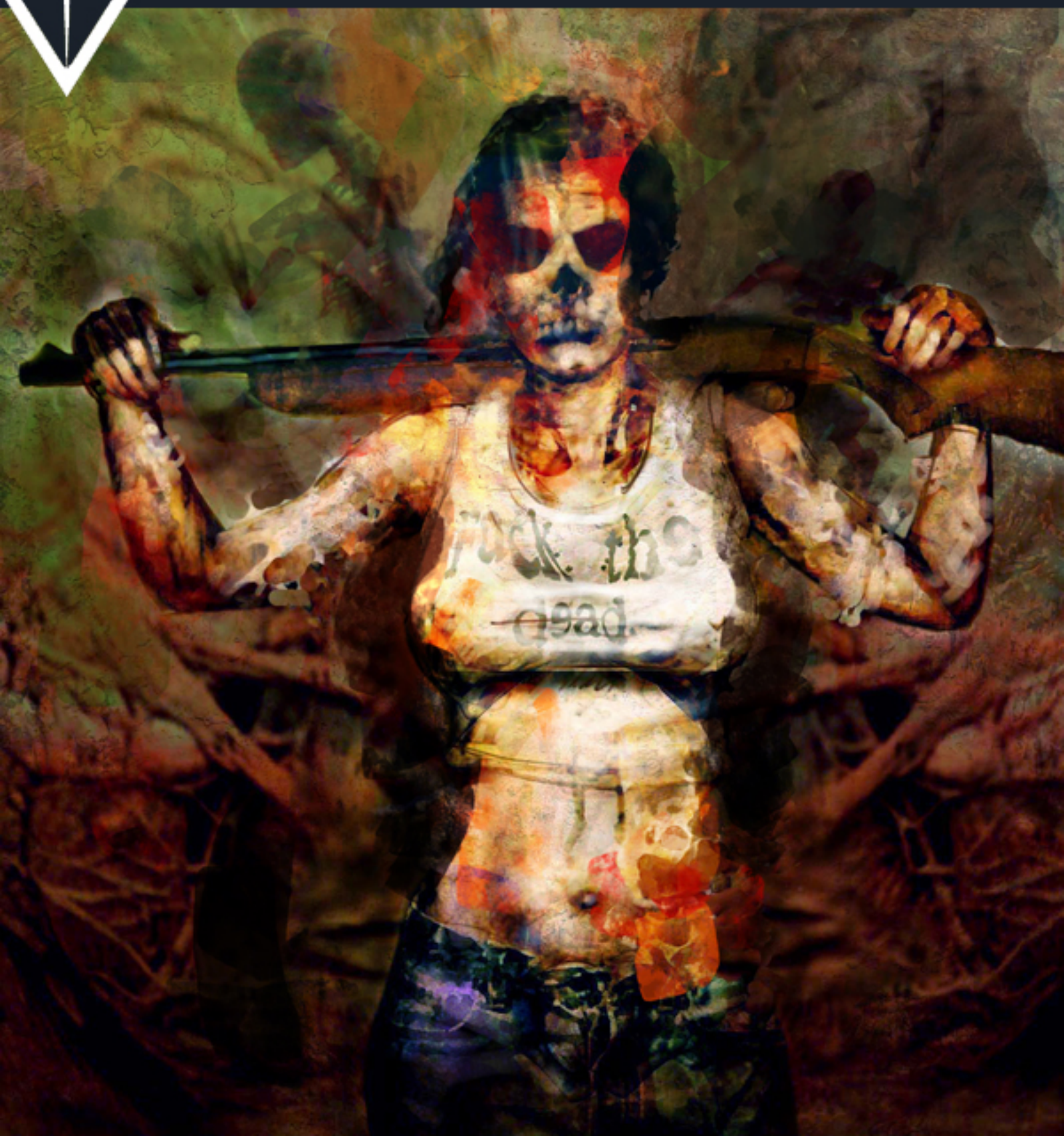




Jean-Pierre
Andrevon
Zombies
un horizon de cendres



Zombies, un horizon de cendres

Jean-Pierre Andrevon



e-Bélicial'



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse **e.belial.fr** en en fixant vous-même le prix.

Retrouvez tous nos livres numériques sur

e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?

Venez discutez avec nous sur

forums.belial.fr

Ouvrage publié sous la direction d'Olivier Girard.

ISBN PDF : 978-2-84344-162-2

ISBN ePub : 978-2-84344-163-9

Parution : octobre 2010

Version : 1.0 – 27/09/2010

Illustration de couverture © 2004, Eric Scala

© 2004, le Béliâl', pour la première édition

© 2010, le Béliâl', pour la présente édition

Sommaire

ZOMBIES, UN HORIZON DE CENDRES	1
- PREMIERE PARTIE - DEHORS.....	5
- DEUXIEME PARTIE - DEDANS.....	96
- TROISIEME PARTIE - DEHORS A JAMAIS.....	156
DU MEME AUTEUR	159

- première partie -
Dehors

1.

(Sans date)

Ils sortent de partout, maintenant. Pas seulement de la terre des cimetières, mais tout aussi bien d'un vieux mur de pierre, d'un tumulus, de la paroi d'un bâtiment qu'on voit se gondoler, se craqueler, avant de libérer ce qu'il contenait : une substance éthérée, demeurée longtemps, très longtemps dans le calcaire, le granit, l'humus, et transportée avec sa gaine minérale devenue remblai, terrassement, brique, mortier, ciment ayant servi à élever un bâtiment. Ils sortent. Une portion de mur qui devient floue, un papier peint qui se boursouffle, un pan de béton qui pèle soudain, un coin de butte qui s'effrite — et en voilà un de plus qui paraît. Un de plus qui s'est... libéré.

D'abord à peine visible, une ombre qui flotte, une silhouette de brume suspendue dans l'air. Mais, vite, en quelques minutes le plus souvent, on le voit se condenser. On le voit reprendre chair, ou un semblant de chair racornie, accrochée à l'armature de son squelette reformé. Les plus récents portent encore des vêtements à divers degrés de décrépitude ou de loques. Les anciens, cent ans ou plus, bien plus parfois, vont nus : écorchés couleur de bois mort, ils s'ébranlent pesamment, étonnés semble-t-il de cette nouvelle position verticale à laquelle ils ne sont plus habitués.

Ils sortent de partout. J'en ai même vu un s'extraire du tronc d'un arbre — un des marronniers du bois de la Combe. Sans doute s'était-il exfiltré par les racines, après avoir dormi longtemps dans le sous-sol. Oui, ils sortent de partout. Ils ou elles, naturellement, bien qu'il soit difficile, pour l'esprit essentiellement, de qualifier un mort par son sexe. Un mort est un mort, c'est tout. Même s'il marche. Les plus récents sont reconnaissables à leurs cheveux, leur robe ou leur pantalon ; mais, au bout de quelques décennies dans la terre, le

corps perd toute spécificité sexuelle pour ne plus ressembler qu'à une sculpture grotesque taillée au couteau dans la glaise.

Il sont partout. Si nombreux ! De plus en plus nombreux... Ils gênent. Même en faisant des efforts méritoires pour oublier leur présence, pour détourner les yeux, ils encombrant. Au début, ils ne faisaient qu'errer dans la campagne ; maintenant, ils ont commencé à envahir la ville, où ils s'agglomèrent dans les jardins, les parcs, les places. J'en ai été le témoin, ils essayent même de pénétrer dans les magasins, les cours, les espaces publics. À quand les appartements, les maisons ? Ce n'est pas tolérable. Oh ! ils ne sont pas dangereux, bien sûr. Pas méchants pour un sou, nullement agressifs. Ce ne sont que des morts, après tout. Et que peut bien vouloir un mort sorti de terre ? Un peu de compagnie, sans doute, pour oublier sa terrible solitude...

Je plaisante. Ou j'essaye. Parce qu'ils ne pensent pas, évidemment. Comment un mort pourrait-il penser ? C'est le cerveau qui fond en premier. Quand on leur ouvre la tête — c'est une chose que j'ai entendu dire avant de le voir à la télé, mais sans l'expérimenter personnellement, cela va de soi — quand on leur fend la tête, on ne découvre qu'une cavité béante, un bol d'os au fond duquel stagne un peu de liquide gluant. Ou seulement un rien de poudre friable. Parce que le cerveau, c'est du moins ce qu'on a cru pendant quelque temps, ne se reforme jamais.

Alors comment pourraient-ils penser ? Ce ne sont que des légumes dotés de mouvement et (ce n'est qu'une supposition personnelle), d'une sorte de tropisme qui les pousse au contact avec les vivants, avec la représentation de ce qu'ils ont été. Tropisme, pur automatisme. J'ignore ce qui les attire. La chaleur, peut-être, notre chaleur de vivant. Ou une perception de mouvement, retransmise par des vibrations au sol ? Car ils ne voient pas plus qu'ils ne pensent. Les globes oculaires aussi se délitent rapidement. Et, suivant le stade de la décomposition, le fond de leurs orbites n'est rempli que d'un peu de gelée glaireuse, ou d'un crépis sableux, quand il n'est pas vide et obscur. Les yeux non plus ne se reforment pas. Je veux dire : c'est aussi ce qu'on croyait, au début.

Pourtant ils s'avancent vers nous, nous les vivants. Ils tendent les bras vers nous. On dirait qu'ils veulent nous toucher. Ils *veulent* nous toucher. Peut-être même... nous étreindre. Mais on ne se laisse pas faire, évidemment. Ce sont des morts. Ils sont répugnants, ils sont sales, ils... ils puent. Surtout les plus jeunes, ceux dont la chair ne s'est pas encore dissoute, ceux dont les viscères sont encore grouillantes de flatulences explosant en chapelets, de micro-organismes dévorants au travail. Ils puent, ils sèment sur leur passages des fêtus, des détritrus, des scories tombés de leur enveloppe mal reformée, instable, lépreuse. *Un mort, on peut le suivre à la trace !* C'est ce qu'on disait avant, en riant jaune. Maintenant, des traces, il y en a trop. Les morts, on en rencontre à chaque coin de rue, bras de branche morte tendus, doigts tronçonnés qui frétilent.

On dirait même qu'ils essayent de parler. De nous parler. Leur bouche aux remugles de fondrière s'ouvre en grand, dévoilant les chicots branlants plantés dans des gencives mastiquées de frais, et ils soufflent. Ils soufflent. Du fond de leurs poumons sommairement recousus, ils expulsent un souffle rauque, un soupir catarrheux, un râle, toujours le même : *Hâ-houuuu... hâ-houuuuu... Pourquoy font-ils ça ? Autre automatisme d'une mécanique remontée par on ne sait quelle clé ? Je n'en sais rien, nul ne le sait. En tout cas, ils ne cessent de souffler, de râler. À tel point que, jour et nuit, on les entend. Comme un vent irrégulier, mou et chaud, porteur de miasmes, un harmattan venu du fond des âges.*

HA-HOUUUUU... HA-HOUUUUU... HA-HOUUUUU...

Qu'est-ce qui est le plus éprouvant ? Cette plainte ? Ou leur obstination à vouloir nous toucher ? Leur présence, tout simplement. Alors on les évite, on les repousse, on les frappe. À coups de poing, de pelle, n'importe quel ustensile à portée de main. Désormais, il faut le noter, certains vivants, en nombre d'ailleurs croissant, ne font plus le moindre déplacement sans une arme défensive. Les haches sont particulièrement appréciées. Et utilisées. Il paraît qu'en un temps record, les rayonnages outils des grandes surfaces ont été dévalisés. C'est pratique, une hache.

J'ai fait comme les autres, j'ai fini par m'en procurer une. Au cas où. Mais en attendant, les rares fois où je dois me rendre en ville, je me contente de mes mains dans le cas, peu fréquent, ou un mort entre inopinément en contact avec moi. La plupart du temps, il suffit d'accélérer le pas. C'est si lent, un mort. Pourquoi prendre à leur égard des mesures extrêmes ? Oh ! je me doute bien que, pour un citadin continuellement confronté à l'invasion, les nerfs finissent par craquer. Alors on se défoule. En plein square Gambetta, j'ai vu un groupe de commerçants, des garçons de café pour la plupart, s'acharner sur deux ou trois silhouettes vite réduites en charpie. C'est si friable, un mort ! Des vieux regardaient en hochant la tête, des enfants riaient en trépignant. Moi-même, je l'avoue, je me suis immobilisé un instant pour profiter du spectacle. J'ai entendu un gros-bras grommeler : « Il faudrait tous les tuer... » — puis grimacer, soudain conscient de l'énormité de sa réflexion.

C'est vrai que, de plus en plus, les gens frappent, hachent, démembrant. C'est si facile ! Et on est si vite assuré de l'innocuité du geste. De l'impunité, aussi. On ne tue pas un mort. Et on peut bien le découper à la tronçonneuse (j'ai aussi été témoin de cela), on ne répand pas une goutte de sang. Seulement des copeaux, des esquilles, de l'écorce. Et jamais un geste de défense de la part des victimes. Décapiter un mort, c'est couper une fleur desséchée, rien de plus. Alors pourquoi se gêner ? Surtout si on y prend un certain plaisir...

Il y a quelques jours, en me garant sur le parking du Codec, où j'allais acheter des outils, j'ai aperçu une bande de jeunes, la plupart d'origine maghrébine, s'acharner sur l'un d'eux. Ils y allaient de bon cœur. Ils riaient. Ils criaient : « Crève, râclure ! Crève une bonne fois, crevure ! Retourne en Enfer avec ta mère ! Et restes-y ! » À peu de distance, deux

vigiles, des grands Noirs, regardaient faire, bras croisés. Eux aussi riaient. De manière générale, la police ferme les yeux. Ou, bien souvent, participe. Les autorités...

Mais que peuvent les autorités ?

De toute façon, ces efforts dérisoires ne servent à rien, qu'à se calmer les nerfs, qu'à laisser s'épancher les pulsions les plus troubles, les plus perverse. On ne tue pas un mort. Même en le réduisant en brindilles. Au milieu de la journée, quand le soleil tape dur, quand le goudron bouillonne, quand la moindre surface métallique fume, on voit les chairs recuites, les membres disloqués se reformer, même si la dépouille est éparpillée sur une surface de plusieurs mètres. J'ai eu l'occasion d'observer... — oh ! de loin, et pas longtemps, car c'est une vision propre à vous soulever le cœur — j'ai eu l'occasion d'observer un mort démembré et tronçonné se réunir et se relever. Dotées d'une existence autonome, les diverses parties du corps se mettent en mouvement, rampent les unes vers les autres comme le feraient de hideux animaux martyrisés cherchant un réconfort dans leur chaleur mutuelle. Les morceaux se rassemblent, se réajustent, se ressoudent. Et, au bout d'une heure, d'une demi-heure parfois, le mort se relève, encore chancelant ; difficile alors de ne pas lui concéder une expression étonnée ; puis, l'œil vide et la gueule ouverte, il reprend son errance, bras tendus, en quête d'un autre vivant à étreindre qui, à son tour peut-être, l'accueillera à coups de hache assumés.

Ça arrive en particulier au milieu de la journée, quand le soleil de juillet cogne. Il doit y avoir une raison, nécessairement. En rapport avec le rayonnement. Clémentine m'a fait cette réflexion : « C'est le contraire des vampires, alors ! Eux, le soleil ne les tue pas. Il les géné... régé... » J'ai achevé pour elle : « Oui, ma puce, le soleil les aide à se régénérer. » Je n'y avais pas pensé. La vérité sort souvent de la bouche des enfants.

HA-HOUUUU... HA-HOUUUU...

Ils soufflent. Ils se multiplient. Il n'y a rien à faire. Ils sont partout. Et si nombreux.
De plus en plus nombreux.

2.

(Début juillet)

Je me souviens très bien du premier que j'ai vu. Comment pourrais-je l'oublier ?

Je rentrais à pied, j'avais pris le petit chemin qui longe le champ de maïs des Gudiccelli et traverse ce qui reste du bois de la Combe. Il faisait très beau, chaud, presque trop chaud. Quand il ne pleut pas, je préfère aller au boulot en marchant. De la maison, le funérarium se trouve à trois kilomètres par la route, à peine plus de deux en coupant à travers champs. Alors à quoi servirait de prendre la voiture, sinon saloper un peu plus ?

Nous avons la chance d'habiter en pleine campagne, où se trouve aussi mon lieu de travail ; alors autant en profiter, autant vivre comme des campagnards, comme il y a cinquante ans, ou cent. La ville n'est pas loin, pourtant. Quand on regarde vers l'est, pour peu qu'on monte de quelques dizaines de mètres sur le coteau du Bâchais, on distingue la barrière grise des cités de banlieue ; et, pour voir le rideau de purée grisâtre qui s'élève au-dessus de la vallée, pas besoin de grimper ; il est là, dense et néanmoins curieusement lumineux, il colonise le ciel de sa présence impalpable et nocive. Surtout par beau temps, surtout quand il fait chaud, surtout entre six et sept heures du soir. Mais qu'est-ce que j'y peux ? C'est pour fuir la pollution que je suis venu habiter à la campagne avec Émilie, juste avant la naissance de la petite. Ce soir-là, sur le chemin du retour, je ne pensais pas spécialement à la pollution, ni aux dommages irrémédiables que nous faisons subir à notre pauvre planète ; ni spécialement au boulot. Nous avons eu sept clients, dans la journée. Les corps, on les traite avec des brûleurs au fioul lourd, ce qui ne fait qu'accroître la projection dans l'atmosphère des gaz à effet de serre.

Qu'est-ce que j'y peux, hein ? Rien. C'est pour ça que je ne sais pas à quoi je pouvais bien penser. À rien non plus, probablement.

L'air était rempli du grésillement des insectes agacés par la chaleur, des oiseaux de toutes sortes menaient leur tapage habituel au-dessus des champs. Une grosse corneille est venue se poser sur un piquet à moins de trois mètres de moi et, de biais, elle m'a lancé un drôle de regard, un regard inquisiteur. Son bec s'est ouvert, elle a poussé son cri de crécelle rouillée et s'est envolée presque aussitôt. Je m'en souviens, parce que c'est à ce moment que j'ai entendu les pas derrière moi. Mais je ne me suis pas retourné tout de suite. Pourquoi faire ? Et puis le heurt obsédant des talons sur les cailloux m'a paru se rapprocher, et j'ai bien été forcé de me retourner, sans véritablement ralentir. Le type était derrière moi, à cinq ou six mètres. La tête dévissée, j'ai dû l'observer pendant plusieurs secondes, sans souci de politesse. Mais la politesse...

C'était un homme assez répugnant. Sur le moment, il m'a fait l'effet d'un vieux clodo. Ses vêtements étaient couverts de terre ou de boue séchée, même son visage était... comment dire ? Terreux. Terreux, oui, c'est le mot ; mais, sur le moment, je n'aurais pas su définir si sa figure était elle aussi barbouillée d'une croûte minérale, ou s'il s'agissait de la couleur naturelle de sa peau, s'il avait seulement un teint particulièrement plombé. J'ai pensé : *Ce type est malade, ou alors c'est l'alcool.* J'ai cessé de le dévisager, je crois avoir accéléré le pas tout en épongeant mon front poisseux d'un revers de poignet. Je marchais veste sur l'épaule, j'avais desserré ma cravate et ouvert ma chemise, que je sentais me coller au dos, entre les omoplates. Il faisait chaud. Il faisait chaud et, comme on dit, je crevais de chaud.

À l'extrémité des maïs, le chemin s'incline vers le lit de l'Arvèze, que franchit un petit pont de pierre de rien du tout, surplombé par les branches basses d'un bosquet. Au début, je veux dire au début de notre installation, le ruisseau était quasiment à sec, en cette saison, début juillet. Mais maintenant, avec toutes ces pluies, celles de printemps surtout, et celles d'automne, il est gros d'un bout de l'année à l'autre, vert et bouillonnant. Un de ces jours, le pont sera emporté, c'est certain.

C'est sur ce pont que je me suis arrêté. Parce que l'autre me suivait toujours, et ça commençait à m'agacer. Si ce type voulait une pièce, il n'avait qu'à demander. J'ai fait peser ma hanche sur le parapet moussu et je me suis retourné. Le type s'était encore rapproché, il n'était maintenant qu'à trois pas, à peine plus. Peut-être ai-je eu un geste de... je ne sais pas. De surprise, ou alors de mauvaise humeur. Mais de crainte, certainement pas. Ce n'est pas le genre de la maison, je suis plutôt costaud, et celui qui me collait était un petit bonhomme tout maigre, tout ratatiné. Je m'en suis mieux aperçu en le détaillant, alors qu'il se tenait immobile à trois mètres de moi. Parce que lui aussi s'était arrêté, peut-être pris de court par ma volte-face.

Il avait le dos courbé, la tête rentrée dans les épaules, un cou de poulet déplumé émergeant du col trop grand d'une chemise qui avait dû être blanche. Il était vêtu d'un costume trois pièces, noir ou bleu foncé, qui m'a semblé de bonne coupe sous la couche de

terre qui le maculait, il portait une cravate et, aux pieds, des chaussures de ville. Il me fallait réviser mon jugement ; ce n'était pas un clochard ou un quelconque routard. Mais dans ce cas, pourquoi cet homme se trouvait-il dans un tel état de saleté ? J'ai fait glisser une bille de salive rugueuse au fond de ma gorge et j'ai lâché : « Qu'est-ce que vous voulez ? »

Il a lentement redressé la tête. C'est alors que j'ai vu ses yeux. Cette fois, je n'ai pu maîtriser un mouvement de recul. Les yeux de l'homme n'étaient qu'une gélatine grisâtre qui... qui bavait, oui, il n'y a pas d'autre mot, ce qui lui tenait d'yeux débordait des cavités orbitales pour couler sur ses joues en deux virgules translucides. Ce type ne pouvait pas me voir, il souffrait d'une épouvantable maladie oculaire, il était aveugle, plus aveugle que le plus misérable ver de terre des profondeurs. J'ai gonflé mes poumons, avalant une gorgée d'air et la puanteur qui allait avec. L'aveugle puait. Il dégageait une odeur composite que je saurais vite reconnaître, qui ferait vite partie de notre quotidien, faite d'humus macéré, de champignons de cave, de salpêtre, d'eau croupie, d'ordures ménagères confites dans une poubelle demeurée au soleil, de pourriture organique. Un frisson glacé (cliché sans doute, mais pourtant bien réel) a crépité sur ma nuque. L'homme sans regard a commencé à lever les bras, lentement, lentement, comme si ses membres supérieurs avaient été lestés d'un poids colossal. Sa bouche a baillé, et il a soufflé. Ce n'était pas encore le *hâ...houuuu...* qui deviendrait par la suite si familier à tous, seulement une exhalaison presque inaudible, seulement un soupir caverneux évoquant le sifflement d'un pneu ou d'un ballon qui se dégonfle. Sur ma nuque, et jusqu'au bas de ma colonne, les fourmis aux pattes glacées ont remis ça ; mais peut-être n'était-ce qu'une réaction de mon épiderme à cette station trop prolongée dans l'ombre humide et fraîche du pont...

J'ai ripé contre le muret. Je venais de reconnaître l'aveugle répugnant qui me faisait face. Sur le moment, cela m'a paru incroyable. Mais le fait est que je connaissais cet homme méconnaissable. C'était le vieux Marshal, Frédéric je crois, qui possédait un petit élevage de poules et de dindes un peu plus bas dans la vallée. Depuis mon établissement à Saint-Hugues, je l'avais peut-être croisé trois ou quatre fois, en n'échangeant guère plus de mots. Je ne lui ai jamais rien acheté, je suis végétarien, et mes deux femmes plus ou moins. J'ai dû avaler un reste de salive, j'ai murmuré :

« Monsieur Marshal ? C'est bien vous ? Qu'est-ce qui vous est arrivé, bon Dieu ? »

Mais Marshal n'a pas répondu. J'ai eu la nette impression qu'il ne m'avait pas entendu, ou alors pas compris. Il a encore soufflé, ses bras se sont élevés de quelques centimètres supplémentaires. Ils étaient maintenant à l'horizontal, tendus vers moi. Et il s'est avancé. Il s'en est fallu d'un rien que ses doigts raidis me touchent. Mais il n'en a pas eu l'occasion : j'avais tourné les talons, j'avais foutu le camp. En courant. Eh oui, en courant. Quand je me suis arrêté, le cœur battant, conscient de ma stupidité, j'avais bien parcouru deux ou trois cents mètres coudes au corps. Je me suis retourné, l'îlot végétal touffu recouvrant le petit pont de pierre m'a paru loin en contrebas, irréel, ondulant dans la lumière du soir qui le

crépissait d'une poudre d'or en fusion. J'ai attendu longtemps, mais rien n'a émergé du bosquet, rien ni personne qui aurait eu l'idée saugrenue de s'avancer à ma rencontre sur le chemin poudreux.

J'ai frotté mes aisselles poisseuses qui me démangeaient de façon intolérable et j'ai repris ma route, m'efforçant de marcher d'un pas normal. Sans doute me suis-je encore retourné une ou deux fois, ou trois, la dernière quand je suis arrivé en vue de la maison. Il m'était difficile d'effacer les questions qui grouillaient sous mon crâne. *Qu'est-ce qui avait bien pu arriver au vieux Marshal pour le mettre dans cet état ? Comment pouvait-il tenir debout et, avec ses yeux, se diriger tout seul ?* Lorsque la réponse a enfin éclaté dans mon esprit avec un pauvre bruit de pétard mouillé, mon pied a donné dans une grosse pierre incrustée au milieu du chemin, j'ai trébuché, j'ai failli me péter la gueule. Parce que ce qui avait surgi dans mon esprit n'avait rien d'une réponse, évidemment.

C'était arrivé deux mois auparavant. Frédéric Marshal était tombé dans un de ses enclos, victime d'une rupture d'anévrisme cérébral. On n'avait trouvé son corps que le lendemain. Il avait été inhumé au cimetière de Saint-Hugues. Frédéric Marshal était mort, aussi mort qu'on peut l'être — mort et enterré. Pourtant, je venais de le rencontrer sur le chemin de la Combe.

3.

La maison que nous habitons depuis sept ans, Émilie, Clémentine et moi, est agréable, simple, coquette et fonctionnelle à la fois. Un étage, un toit de tuile, des dépendances derrière pour le bricolage et éventuellement garer les bagnoles, un grand jardin devant, avec un potager plein de légumes, de framboisiers et de groseilliers, plus une douzaine d'arbustes, tous plantés par moi, et en passe de devenir de vrais arbres. Autour, la verdure vallonnée, et pas d'autre maison à moins de cinq cents mètres. Ou au moins quatre cents. Je n'aurais jamais pu me payer ce petit paradis si mon beau-père, à qui je dois aussi mon boulot (moins brillant, le boulot) n'avait pas mis la main à la poche. En tout cas, c'est idéal pour Clèm', qui va à l'école à Saint-Hugues. Même s'il faut la conduire en ville une ou deux fois par semaine, pour lui acheter des bricoles, pour qu'elle puisse manger des glaces. Ça, c'est en général Émilie qui s'en charge. Je pense que, sans qu'elle ne me l'ait jamais avoué, la ville lui manque un peu. Depuis l'an dernier, elle y a repris un petit travail, qui ne l'occupe que deux ou trois après-midi par semaine et consiste à placer des livres d'art dans les bibliothèques de la région. Nous sommes heureux. Enfin je crois — et à condition de faire abstraction des malheurs du monde. Mais ça, on y arrive assez bien, la plupart du temps.

Ce soir-là pourtant, en arrivant chez moi mouillé de chaud, l'estomac retourné et la cervelle en ébullition, j'étais tout sauf heureux. Même si, comme c'est le cas j'imagine lorsqu'on est confronté à quelque chose qui transcende la logique, je commençais déjà à me dire qu'il y avait une erreur quelque part, que je confondais deux personnes, que le type que j'avais vu sur le chemin n'était pas Marshal, ou alors que Marshal n'était pas mort... Parce qu'un mort, ça ne se balade pas en plein soleil, en pleine chaleur, à sept heures du soir dans une campagne riante, pas vrai ?

Je m'étais immobilisé devant le portail symbolique, toujours ouvert, à côté duquel un acacia en belle forme monte la garde, quand une vive ombre noire s'est précipitée sur moi, me faisant chanceler sous le poids de ses pattes antérieures rudement appliquées sur ma poitrine. C'était Nanny, notre chienne, un Labrador de sept ans que nous avons choisie au sein d'une portée nombreuse chez le père Longeau, peu après la naissance de Clèm'. Nanny a sorti sa grande langue rose bonbon et a voulu, comme elle le fait toujours, me lécher la figure ; mais, au dernier moment, elle a effectué un brutal bond en arrière pour retomber sur ses quatre pattes, avant de se mettre à renifler avec ardeur le bas de mon pantalon et les pans de mon veston, que je tenais à bout de bras et traînait par terre. En même temps, elle poussait de petits soupirs plaintifs, ce qu'elle a coutume de faire quand elle est inquiète, ou effrayée. Quand j'ai voulu lui frotter l'échine, elle s'est à nouveau écartée de moi pour me regarder par en dessous, ses grands yeux brun-roux ternis par une ombre indéfinissable.

J'ai franchi le seuil du jardin et j'ai marché d'un bon pas jusqu'à la porte de la maison, grande ouverte elle aussi, les semelles de cuir de mes mocassins claquant sur le quinconce de granite que je m'étais résolu à poser au printemps, à cause des pluies qui s'obstinent à transformer le sentier d'accès en borbier. Nanny avait cessé de gémir mais elle ne se décidait pas à revenir faire ami-ami. Tant pis pour elle. Cette chienne est bien brave, mais elle ne brille ni par son intelligence, ni par son esprit d'initiative. D'ailleurs je n'avais aucune envie de jouer. En passant la porte, j'ai lancé : « C'est moi ! » Venue de l'intérieur, une voix m'a répondu ; celle, fraîche et claire, d'Émilie. « Je suis à la cuisine ! » J'y ai passé le nez, puis le reste de ma personne. Émilie était déjà devant son plan de travail, toute menue dans une salopette vert olive et un T-shirt rose qui s'harmonisaient à merveille avec ses courtes mèches blondes. Bien sûr, elle est presque toujours vêtue ainsi. Mais j'ai le droit d'être toujours aussi émerveillé, non ?

La mine faussement concentrée, ma femme hachait toute sorte de légumes dans un grand plat. Je lui ai demandé où était Clémentine, elle m'a envoyé la réponse attendue : « Au living, devant la télé ». Puis, hachoir en main, elle est venue vers moi, ses jolies lèvres pleines déjà arrondies dans la perspective du baiser traditionnel honorant le retour du guerrier. Sans savoir exactement pourquoi, j'ai reculé d'un pas, tendant la main en avant pour la retenir. D'une voix qui m'a semblé sonner abominablement faux — mais je me faisais probablement des idées — j'ai lâché, en souriant de travers : « Plus tard, les effusions ! Je dégouline, je me sens crasseux des pieds à la tête. Je vais aller prendre une douche, en attendant...

— En attendant quoi ? » a répondu ma fine mouche ; et elle a levé les deux bras en signe de reddition ; dans le mouvement, le tranchant du hachoir a accroché la lumière du soleil sombrant, le soulignant d'un étincelant liseré de mercure. Puis Émilie m'a tourné le dos pour reprendre sa tâche ménagère. J'ai ouvert le frigo, en ai sorti une canette de Hoegaarden que j'ai décapsulée avec l'instrument adéquat posé sur le dessus de l'appareil.

Je n'avais pas seulement chaud, j'avais aussi soif, très soif, une soif qui me dévorait les intérieurs. La première gorgée a été délicieuse, de l'hydrogène liquide cautérisant une blessure à vif. Une première gorgée ? Je me suis aperçu que j'avais quasiment vidé la bouteille. Je l'ai terminée dans la foulée, refoulant l'envie d'en prendre une seconde à cause du regard inquisiteur d'Émilie, tendu à travers la pièce jusqu'à l'orée de ma bouche aux lèvres mousseuses. J'ai reculé, je suis allé me pencher en travers de l'entrée du living, où j'ai balancé un vibrant : « Salut, ma puce ! »

La puce en question, affalée jambes en équerre sur le canapé, s'est bornée à me jeter un coup d'œil coulis avant de replonger dans l'eau multicolore de son écran. Avec elle, au moins, pas besoin de manœuvres hypocrites pour me soustraire à un contact que je tenais à éviter. J'ai grimpé au premier, où je me suis enfermé dans la salle de bains. C'est une grande pièce claire, inscrite dans l'angle nord-ouest du bâtiment et possédant deux fenêtres, l'une qui donne sur le flanc du Bâchais, l'autre sur la Combe. C'est devant cette dernière que j'ai arraché mes vêtements, laissant mes yeux errer à travers les molles ondulations des champs en damier, à travers lesquels le chemin que je venais de suivre ouvre son tracé de charrue ; mais, comme dans l'histoire de Barbe Bleue, je n'ai vu que l'herbe qui verdoyait et l'horizon brouillé qui poudroyait. Je suis passé sous la douche, j'ai laissé l'eau m'asperger, froide d'abord, puis chaude, et froide, et encore et encore, alternativement. Il fallut qu'un appel claironnant venu du bas perce le martèlement de l'eau — *Qu'est-ce que tu fabriques ? C'est prêt !* — pour que je sorte de l'espèce de transe hypnotique où j'étais enkysté. Je me suis aperçu que j'étais en train de me broser avec fureur les ongles des mains. C'était idiot, puisque je ne l'avais pas touché, pas même effleuré.

Je me suis secoué, j'ai passé un survêtement, je suis descendu pour sortir en passant par la porte-fenêtre du salon. L'air était encore moite, mais je me suis rendu compte avec surprise que le soleil était déjà couché, auréolant la crête des collines d'une vapeur pourpre. Vers l'est, poussés par le soir, quelques nuages flottaient. Combien de temps étais-je demeuré cloîtré dans la salle de bains ? Bien trop longtemps... Émilie et Clémentine finissaient de mettre le couvert sur la table de la terrasse. Je déteste tout laisser faire aux dames de la maison, alors je me suis excusé en me laissant tomber sur une chaise en face de Clémentine. N'empêche que me retrouver en famille, c'était mieux que bien...

« Qu'est-ce que tu as, ce soir ? a chantonné Émilie sans vraiment me regarder. Tu es bizarre. Je ne te sens pas. Tu as eu une journée pénible ?

— Ni plus ni moins que d'habitude, ai-je marmonné. C'est une impression, ou il a fait particulièrement chaud, cet après-midi ?

— C'est normal d'avoir chaud quand on brûle des gens », a fait Clèm' en adoptant cet inimitable ton sentencieux qui vous est si naturel quand on a sept ans, qu'on est une adorable petite peste, et qui plus est fille unique adorée, gâtée, pourrie par ses parents.

« Papa ne brûle pas des *gens*, a corrigé Émilie en passant sur ses lèvres la pointe d'une langue de chaton. Il brûle les *morts*. »

Elle était en train de défaire avec un sadisme méticuleux l'empilement de légumes qu'elle avait quelques minutes auparavant disposés couche par couche dans un saladier. Je l'ai regardé servir la petite, puis déposer dans mon assiette une brouettée de tomates-raisons, de concombres coupés au rasoir, de poivrons effilés, de champignons, de grains de maïs, de feuilles de céleri, de radis coupés en quatre et dix autres crudités de saison luisantes de sauce au sésame.

« Pourquoi tu brûles les morts, papa ? »

Les yeux bleus de Clèm, ceux de sa mère exactement, étaient fixés sur moi. Ses narines translucides palpitaient, sa bouche bâillait d'attention. Cinéma ! Je ne m'y suis pas laissé prendre, j'ai même eu de la difficulté à retenir un mouvement d'humeur.

« Je te l'ai déjà dit cent mille fois. Ce n'est pas moi qui les brûle. Je travaille dans un endroit où on le fait, c'est tout.

— Oui, mais pourquoi on les brûle, au lieu de les enterrer comme d'habitude ?

— Quelle habitude ? Je vais t'apprendre une chose, ma puce : depuis l'origine des temps, la Terre est remplie de beaucoup plus de morts que de vivants. Les cimetières sont pleins. Il n'y a plus de place pour eux. On les brûle pour s'en débarrasser, c'est tout.

— Bon, ça va comme ça, tous les deux, d'accord ? »

Quand Émilie me parle sur ce ton, c'est qu'elle ne plaisante pas. Alors j'ai baissé la tête et j'ai commencé à fouiller dans mon assiette avec les pointes de ma fourchette, à la recherche d'un peu de verdure susceptible de franchir sans encombre le goulet serré de mon œsophage. Mais je n'avais pas faim, j'ai chipoté, j'ai laissé la moitié de ma salade. Pourquoi m'étais-je laissé aller à parler ainsi de mon travail ? Je le fais rarement, pour ainsi dire jamais. Je déteste ça, Émilie aussi. J'avais toujours aussi soif, j'ai bu pas mal de rosé. Mais je n'ai pas touché aux fromages, me contentant de mordiller une pêche. Je ne sais plus sur quoi a porté le reste de la conversation. Sur pas grand-chose, probablement — je veux dire pas grand-chose d'important. Nanny s'était couchée contre mes pieds, elle frétillait de tout son corps, sa queue battait mes mollets en cadence. Sa frayeur s'était envolée. C'est que je sentais le propre, maintenant. Je me suis levé, j'ai fait claquer ma main sur ma cuisse. C'était le signal qu'elle attendait. Elle s'est ruée vers le portail, je l'ai suivie en lançant aux femmes que j'allais promener la chienne. Elles n'ont pas répondu. J'étais sûr qu'elles allaient se planter dans la minute devant la télévision, pour regarder un film avec George Clooney, Antonio Banderas ou tout autre bellâtre. Moi, je suis parti à travers la campagne.

J'ai traversé plusieurs champs en friche, des sauterelles bondissaient devant mes pieds. De temps en temps, je jetais une pierre ou un bout de bois à Nanny, qu'elle était le plus souvent incapable de ramener. Elle bondissait autour de moi, jappant de félicité ou d'excitation. Les grillons menaient un tapage étourdissant, quelques petites chauves-souris,

des pipistrelles, étaient apparues dans le ciel grisailant, à la poursuite d'insectes qui me restaient invisibles. Au loin dans le bassin indistinct de la Combe, une fumée s'élevait, sans doute un paysan qui brûlait... je ne sais pas quoi. À un moment ou à un autre, Nanny est venu se jeter dans mes jambes. Ses jappements étaient redevenus plus plaintifs, presque lugubres et, quand j'ai voulu la repousser, elle a continué à me coller, sautillant sur place sans conviction. Je ne sais pas pourquoi elle faisait ça. J'ai parcouru des yeux l'horizon visible, plusieurs fois, mais je n'ai rien de vu de spécial ; aussi loin que portait mon regard, j'étais seul au milieu du monde. Sans doute Nanny était-elle fatiguée. Moi aussi, j'étais fatigué. Il était temps de rentrer. Nous étions probablement restés dehors plus longtemps que j'aurais cru, les premières étoiles scintillaient à la verticale du ciel, qu'un moutonnement anthracite mordait vers l'est, avançant vers la signalisation de platine du large croissant lunaire qui n'a pas tardé à être englouti sous mes yeux. Décidément, le temps tournait.

J'ai rebroussé chemin. Les chauves-souris avaient déserté leur terrain de chasse, les sauterelles s'étaient calmées. Même les grillons se taisaient. La nature était d'un calme surprenant, baigné d'un silence électrique que seul venait meubler le très vague frissonnement des branches hautes brassées par un vent encore léger, mais qui forçait de seconde en seconde. Il allait probablement y avoir de l'orage. J'ai hâté le pas, Nanny a démarré au galop bien avant que les lumières de la maison fussent visibles. Contrairement à mon habitude, j'ai refermé derrière moi le portail du jardin et, après avoir franchi le seuil du logis, la porte principale d'un tour de clé. Comme je l'avais deviné, mes deux femmes étaient blotties devant la télé, la chienne à leurs pieds. Je me suis casé à côté de la petite et, par-dessus sa tête blonde, j'ai allongé le bras pour refermer la main sur la nuque d'Émilie.

Je suis incapable de me souvenir de la moindre image du film que j'ai regardé avec elles. Nous sommes allés ensemble mettre Clèm' dans son lit avant de rejoindre le nôtre. Je n'avais pas envie de lire, j'ai attendu qu'Émilie finisse son chapitre, éteigne et me tourne le dos avant de mouler mon corps au sien. Elle a poussé un petit gémissement de contentement pendant que je lui caressais doucement le flanc, la hanche, la cuisse. J'aurais bien aimé pousser un peu plus loin ce moment de paisible intimité, faire l'amour avec elle. J'ai l'impression que ça n'arrive plus si souvent, en tout cas plus aussi souvent qu'autrefois. Mais, en quelques secondes, Émilie, comme elle en a l'heureuse habitude, a plongé tête la première dans le sommeil. Moi, j'en étais incapable, sans savoir pourquoi. Ou ne le sachant que trop bien.

L'orage attendu s'est déclenché au bout d'une heure peut-être, avec un premier éclair qui, cisailant les volets mal joints, a empli la chambre d'un éclaboussement d'argent solide. Le tonnerre a suivi, roulant longuement ses bonbonnes rouillées dans la caisse de résonance de la vallée. Puis la pluie a déboulé, hachant le jardin et les prés alentour, frappant de ses millions d'index acharnés les tuiles du toit. J'ai assuré mon étreinte autour du buste d'Émilie, la main refermée sur un sein pas plus gros qu'une moitié d'orange. Ma

femme respirait paisiblement. Elle qui est du genre poids plume a la chance d'avoir un sommeil de plomb. Mais j'ai bien fini par y succomber moi aussi.

C'est drôle, quand j'y pense. Cette journée, mis à part un incident désagréable que je m'étais par la suite efforcé de refouler sans toujours y parvenir, n'avait rien eu de très remarquable. Pourtant, j'en garderai à jamais un souvenir de bonheur tranquille — le dernier, au seuil d'un avenir obscur.

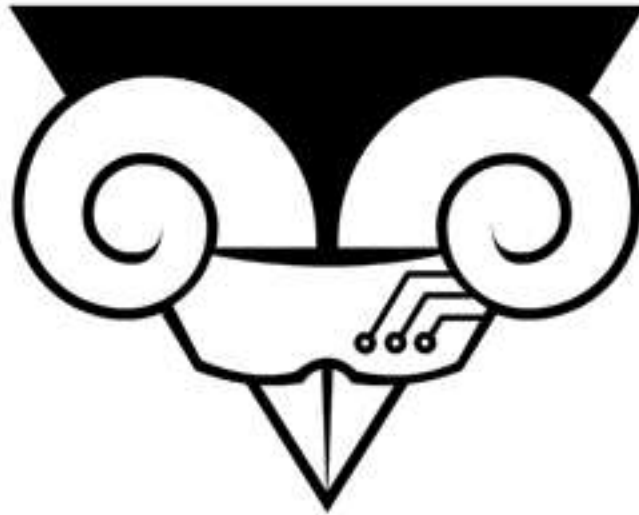
Du même auteur



[La Maison qui glissait](#)

Roman, 334 pages, 10 €

Disponible sur e.belial.fr



e-Béliat'

Retrouvez tous nos livres numériques sur

e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?

Venez discutez avec nous sur

forums.belial.fr

Cet ouvrage est le dixième livre numérique
des Editions du Béliat' et a été réalisé
en octobre 2010 par Clément Bourgoïn.